

En voilà des motifs pour que mon amour naissant pousse de fortes racines ! . . .
Sois paisible ! . . . Je ne la lâche plus d'une semelle, et devrais-je mettre le feu à sa maison, il faudra bien qu'elle m'appartienne ! . . .

Réveuse, Alice regarda son neveu s'éloigner.

— Il est assez joli garçon pour se faire aimer d'une petite sotte qui n'a jamais quitté sa montagne, se dit-elle. Si ce que je crois est vrai quelle solution que ce mariage avec Adrien !

Quelques jours après, le jeune homme qui avait donné fréquemment des nouvelles à sa charnante tante, et l'avait mise au courant de tout ce qui se passait, arriva encore lui dire :

— Grande affaire, tante Licette.

— Laquelle ? . . .

— Sois pas si jeune. Aie la patience d'attendre . . . J'ai noué des relations dans la place . . .

Un palefrenier de l'hôtel de Gesdres, lequel est au mieux avec une femme de chambre de la marquise, m'a appris ce soir ce tout le monde partait pour la Gascogne.

— Ah ! . . . qu'entends-tu par " tout le monde ? "

— La famille de Gesdres, Mme Escaméla et ses deux enfants qui vont chez le marquis.

D'un autre côté, la comtesse de Villablard, qui se rend avec son fils adoptif à Mussidan.

— Bien, bien ! . . . Dans quel but alors, a-t-on fait venir Mme Escaméla à Paris, si c'est pour l'en faire repartir presque aussitôt ? . . .

Nous avons peut-être intérêt à le savoir.

— Veux-tu que je parte en Gascogne ? . . .

— Et qu'y feras-tu ? . . .

— Ce que j'ai fait à Paris.

De l'œil d'abord à Mlle Escaméla ; ensuite, je ferai connaissance avec n'importe qui de leur entourage. Mais je te réponds bien que je saurai ce qui se passe dans les deux châteaux.

— Que tu continues à faire des ceillades à la fillette, d'abord ; mais que tu saches les projets de ces gens-là, ça, c'est une autre affaire.

Oui, tu pourras peut-être apprendre qu'ils vont demain à tel endroit ; la semaine prochaine à tel autre ; mais leurs projets intimes, leurs désirs et leurs résolutions, ça ce n'est pas à espérer. Ils sont gens du monde, ils se possèdent tous, et ne parlent pas devant leurs domestiques.

— Veux-tu que je me grime et que j'y rentre comme valet de chambre ? . . .

— Mauvais moyen ; la petite est extrêmement orgueilleuse, nous nous en sommes aperçus, ton père et moi, à la façon dont elle nous a reçus dans un joli chalet où elle se trouvait là-bas avec son frère.

Or, cette petite fille, si elle voyait jamais en toi un domestique, ne te regarderait plus, c'est certain. Alors, adieu ces premières impressions que tu crois avoir produites sur elle . . . Tu pourrais plier bagage, mon pauvre petit !

— Que faire alors ? insista Adrien. Car vois-tu, tante, elle me plaît tellement, tellement, qu'avec encore ce que tu m'as dit, je suis capable des pires folies pour me faire aimer d'elle ! . . .

La Craponette, très préoccupée, se mit à réfléchir.

— Je crois, dit-elle enfin au bout de quelques minutes, avoir trouvé, ou à peu près.

— Quoi ?

— Je vais te le dire.

Les relations entre la comtesse et ton oncle ne sont pas officiellement brisées.

— Oh ! ce n'est pas chaud . . . pourtant ! . . .

— Non, évidemment ; mais enfin, elle le supporte dans sa maison ; elle lui permet de partager la vie commune, quand il plaît à ce vieux Rodrigue de se *retremper au sein de sa famille* ! . . . Or, à Mussidan, quoique cela ait été vendu, trafiqué et racheté, Grégoire s'y considère encore plus chez lui qu'à Paris, à cause du nom, qui est celui de ses pères ! .

Cela entendu, je l'expédie ces jours-ci là-bas ; mais avant son départ, dans une petite scène très attendrissante, je lui aurai raconté ton amour pour la petite particulière en question. Et rapporte-t'en à moi pour arriver au résultat que nous cherchons ; c'est-à-dire que le comte te redira fidèlement tout ce qui se passera dans les deux familles.